HAL open science

Coproduire une connaissance partagée

Adelina Miranda

To cite this version:

Adelina Miranda. Coproduire une connaissance partagée. 2015. hal-04174131

HAL Id: hal-04174131

https://hal.science/hal-04174131

Preprint submitted on 31 Jul 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Coproduire une connaissance partagée

Adelina Miranda[1]

Au cours de dernières années, nous avons assisté à une attention grandissante pour les recherches ayant comme objectif la production d'un savoir partagé. Cette procédure nécessite néanmoins d'une réflexion critique. Les pratiques d'enquête associant des chercheurs du monde académique, des institutions gouvernementales et non gouvernementales ainsi que des opérateurs sociaux et des représentants du monde associatif présente des aspects théoriques et méthodologiques innovateurs et originaux qui méritent d'être questionnés à deux niveaux. En premier lieu, il faut prendre en compte le fait que l'implication des sujets dépasse le cadre académique et que la recherche est parfois associée à une nouvelle forme de démocratie et de participation politique.[2] En deuxième lieu, la production d'une connaissance partagée demande une adaptation des outils d'investigation qui doivent tenir compte de la pluralité des points de vue des interlocuteurs engagés dans la démarche et qui, à terme, conduit à une transformation des paradigmes interprétatifs des sciences sociales (Bensa, Fassin 2008 ; Brailowsky, Inglebert 2013). Nous approfondirons ces interrogations à partir de deux questions résultant de la pratique d'enquête ethnographique. La première porte sur la place du chercheur et le passage d'un « regard éloigné » à un « regard réflexif » ; la deuxième sur l'intérêt de donner la parole aux sujets de la recherche et de considérer leur point de vue situé. D'un côté, il s'agit d'interroger l'enjeu de la neutralité scientifique et de déconstruire le regard ethnocentrique à la base des sciences sociales en considérant que l'exercice d'une pratique réflexive de la part du chercheur n'est pas un acte solitaire. Comme le souligne Althabe (1977), il est un des acteurs du champ social qu'il étudie et la situation de recherche est une situation sociale, toujours en construction, qui ne se limite pas à l'expérience sur le terrain. De l'autre côté, il s'agit de souligner l'importance du dialogue scientifique afin de construire et restituer le sens que les sujets attribuent à leurs actions, initiatives et représentations. Fonder la construction des savoirs sur l'échange entre chercheurs et sujets implique une considération de l'importance du point de vue situé, cet endroit réel et symbolique dans lequel les individus sont produits en tant que sujets par les structures socio-économiques et depuis lequel ils orientent leurs choix à l'intérieur d'un horizon culturel plus ou moins ouvert.

Ces deux plans d'analyse ouvrent plusieurs questions sur le déroulement des recherches participatives. Quelle place occupe la rencontre de tous les sujets ? Produire la connaissance avec les « autres » garantit le partage des savoirs ? Quelle est la réflexion sur les différentes formes d'hégémonie ? Comment les plans de généralisation scientifique sont traversés par cette modalité de recherche ? Nous analyserons quelques aspects critiques soulevés par ces questions à partir du projet PICRI (Partenariat Institutions Citoyens pour la Recherche) « Paroles croisées. Un espace Femmes citoyennes » réalisé en région parisienne.

Notre réflexion est organisée autour de deux hypothèses. La première est que la reconnaissance d'une connaissance scientifique englobant le vécu et l'ordinaire des sujets

---

[1] Professeure d'anhtiopologie, Migrinter, Université de Poitiers.

[2] Par exemple, la Fondation Sciences Citoyennes ainsi affiche ces objectifs : « La FSC a souhaité apporter sa contribution à la réflexion engagée par le Comité d'éthique du CNRS (COMETS) afin d'envisager cette implication des citoyens dans la recherche comme le moyen de contribuer à une démocratisation de la production des savoirs que l'association appelle de ses vœux » (cf. le site sciencescitoyennes.org/tag/recherche-participative-democratisation)

situés dans l'espace et dans le temps passe par l'acceptation d'un processus d'hybridation des catégories interprétatives scientifiques. La deuxième est que pour parvenir à la construction d'un savoir partagé, il faut adopter une perspective dialectique qui regarde la place de chaque sujet tout au long du processus de la production de la connaissance, de la phase de l'élaboration du projet de recherche en passant par le terrain jusqu'à la restitution des résultats. En nous inspirant de la position que Saillant, Kilani et Bideau (2001) défendent dans le « Manifeste de Lausanne », nous pensons qu'une telle démarche nécessite la présence engagée du chercheur sur le terrain afin d'élaborer un savoir non hégémonique, relationnel et partagée.

Du regard éloigné au regard réflexif

Pour la construction d'un parcours de connaissance participatif, il est fondamental pour le chercheur d'adopter une démarche réflexive. Ce qui signifie prendre en compte les conditions de la production de la connaissance, les outils, les formes de collaboration, l'analyse des rapports sociaux impliqués lors de la recherche. Cette modalité d'élaboration du processus comporte une révision profonde des pratiques de terrain puisqu'elle remet en cause les formes de hiérarchisation des savoirs (concret/abstrait, populaire/savant) et la pratique du terrain fondée sur le « regard éloigné ».

En effet, à partir de Malinowski et Mead, la pratique ethnographique a considéré la connaissance scientifique comme étant qualitativement différente de celle des indigènes (Ghasarian 2004). Cette vision, institutionnalisée avec la fameuse division tripartite de Lévi-Strauss entre ethnographie, ethnologie et anthropologie, a justifié l'adoption d'un « regard éloigné », c'est-à-dire de la disposition à la compréhension des objets d'étude dans la mise à distance de ces objets mêmes. Née de la rencontre avec l'Autre, l'ethnographie aurait dû distancer la connaissance spontanée à travers un passage graduel du particulier au général. Ce paradoxe épistémologique – être dedans et dehors, parvenir à une connaissance universelle sans l'Autre, tout en s'appropriant de ses catégories– aurait dû fonder une procédure méthodologique permettant de dépasser la connaissance indigène. En réalité, elle a laissé dans l'ombre les modalités au travers desquelles le regard et la présence du chercheur construisent le savoir, les modalités à travers lesquelles s'élabore la transition du plus concret au plus abstrait, la question des échelles du savoir - local ou global - mais également le type d'analyse - particulier ou holistique, descriptive ou explicative – et le fait que l'objectivité est souvent référée aux modèles des sciences naturelles.

A partir des années 1970, l'anthropologie réflexive a mis au centre de l'attention le caractère dialogique de la production du savoir. Speber (1982) a interrogé les modalités de construction du savoir anthropologique en démontrant que l'ethnographie n'est pas une simple phase descriptive des faits observés sur le terrain. Geertz (1986) a pointé le caractère dialogique contenu dans la rencontre avec les sujets et la manière d'analyser la culture. La remise en cause de la distance comme principe à la base de la construction d'un savoir objectif a impliqué la prise en compte des procédures d'élaboration d'un savoir capable d'examiner la place occupée par le chercheur en tant que sujet et en tant qu'objet (Fassin 1999). Ces réflexions ont ouvert de nouvelles formes de comparaison scientifique qui ont donné une grande place au rapport enquêté/enquêteur. Ainsi, la familiarité du chercheur avec les sujets étudiés a été revendiquée comme une pratique possible de faire du terrain (Ouattara 2007) et la recherche ethnographique a été vue comme un lieu de conflit entre les formes de connaissance occidentale et les formes de résistances des pays non occidentaux (Smith 1999).

Les critiques formulées à la connaissance occidentale comme étant ethnocentrique s'enracinent dans le débat ouvert par l'ethnologie et les rapports qu'elle a entretenus avec le colonialisme. Les remarques ont fait ressortir la connivence entre anthropologie et impérialisme qui a soutenu la création d'un colonialisme scientifique (Leclerc 1972) négligeant l'émergence d'une anthropologie africaine qui a contesté l'anthropologie officielle déjà pendant la période coloniale et ignorant un vaste ensemble d'études ethnographiques produites par des ethnologues coloniaux et des chercheurs autochtones.

Les contestations adressées au monde colonial ont été multiples. Fanon, Memmi et Césaire ont analysé l'asservissement, la violence, l'aliénation qui radicalisent l'altérité et ils ont dénoncé les liens existant entre dominations économique et symbolique. Mais ce sera surtout l'œuvre de Saïd, *Orientalism* (1978) qui jouera un rôle fondamental dans le débat critique relatif aux paradigmes interprétatifs occidentaux. Cet ouvrage a constitué une référence essentielle pour les *subaltern studies*. Ce mouvement d'études, né au cours des années 1970 lorsque le « Collectif pour les études subalternes », composé par un groupe de jeunes historiens indiens, a posé les bases théoriques pour examiner l'impact du pouvoir colonial britannique sur les problèmes contemporains de l'Inde (Spivak, Guha 2002). Ces chercheurs ont interrogé le concept de subalternité à partir de la nécessité d'adopter un décentrement spatio-temporel. A ce propos, Young (2007) avance une des critiques épistémologiques parmi les plus radicales : le plus grand mythe de l'Occident est l'Histoire et il a été élaboré sur les bases exclusives de l'Europe sans tenir compte les multiples histoires qui ne peuvent pas être contenues dans ce schéma occidental.

Les mouvements inspirés du post-colonialisme, de la décolonisation, de l'orientalisme et de la désoccidentalisation nous ont invités à une redéfinition des modèles explicatifs et méthodologiques à l'œuvre dans les sciences sociales. En effet, les réflexions sur l'expérience coloniale et l'injustice de l'ordre mondial ont constitué une base pour la décolonisation des savoirs dans les pays africains, latino-américains et asiatiques. L'émergence de ces nouveaux lieux de production des savoirs ont montré que la géopolitique de la connaissance se définit par des centres et des périphéries (Mignolo 2001, Affergan 2002) et que cet espace épistémique mondialisé englobe colonisations interne et externe, entre disciplines et à l'intérieur des disciplines elles-mêmes (Rivera Cusicanqui 2007). La production des savoirs, analysée à partir d'autres continents et nations, montre l'existence de nouvelles pistes d'investigation qui tiennent compte des articulations et des interactions existant entre différentes sphères, souvent ont été regardées séparément. Le système colonial, le capitalisme et l'eurocentrisme sont des phénomènes qui se codéfinissent l'un par rapport à l'autre. De conséquence, pouvoirs économique et politique sont dans une étroite relation avec la production des savoirs qui a été formatée par une vision euro-américaine qui a codifié les différences au travers de l'idée de race, dans le but de fonder un ordre naturalisant les relations de domination (Qujiano 2000).

La prise en compte de l'opposition hiérarchisée entre Orient et Occident comme étant construite sur l'ethnocentrisme et animée par la construction d'une différence fondamentale entre types d'humanité a élargi les discussions du le colonialisme et l'impérialisme vers la division internationale du travail scientifique. La reconnaissance des traditions nationales ou régionales, notamment de celles situées à la périphérie des constellations dominantes du pouvoir et du savoir, rend possible un décentrement scientifique qui tient compte des univers épistémologiques, théoriques et pratiques mais également des modalités de construction des modes de transmission des savoirs. Cet objectif impose une reconfiguration du paysage

académique (universités, mondes scolaires, distribution du savoir, maison d'édition, usage des langues) afin d'explorer de nouvelles conditions de production d'un savoir qui puisse repenser le processus de globalisation des sciences sociales (Caillé, Dufoix 2013).

La réflexion féministe a également contribué à déconstruire la neutralité des sciences en mettant au centre de l'intérêt la critique à la pensée occidentale élaborée sur l'androcentrisme, l'hétérosexualité et l'ethnocentrisme genré. D'une manière plus radicale, le féminisme méthodologique rejette la notion positiviste de l'objectivité et insiste sur le fait que la construction des connaissances scientifiques part de l'intersubjectivité. La critique de la raison comme fondement de la science soulève la question de la décentration du sujet permettant de dépasser l'ethnocentrisme mais également du paradigme de l'universalisme (Ramazanoglu, Holland 2002). En effet, cette pensée a mis en exergue la confusion existant entre le processus de la production sexuée du savoir (catégories, concepts et formes de pensée calqués sur le neutre masculin) et l'expérience du terrain où la normativité sexuelle attribuée au chercheur.e souvent se conjugue à son appartenance de classe. Elle a également montre que situer l'analyse de la production de la connaissance au croisement des multiples identifications du chercheur.e offre un cadre pour se démarquer d'une vision essentialiste qui accompagne de nombreuses études (Benveniste, Miranda 2011).

De leur part, les anthropologues postmodernes, en décalant leur focale du terrain au texte, ont souligné l'importance de la rencontre mais également de la traduction. La question s'est ainsi déplacé du « comment le chercheur construit sa relation avec les indigènes » à « comment il traduit l'expérience du terrain » (Marcus, Clifford 1986). Le post-modernisme inscrit dans le débat sur l'ethnographie le rôle des « informateurs » et il accorde une grande importance au texte. Le savoir implique la traduction tant linguistique que culturelle qui est centrale dans l'élaboration d'un texte élaboré à plusieurs voix, capable d'effacer l'autorité ethnographique. La mise en cause de « l'autorité ethnographique » soulève le problème du statut de chercheur sur le terrain comme celui du matériau utilisé pour construire les théories.

Ces différentes formes de réflexivité ouvrent des questions épistémologiques, éthiques et politiques pour l'ethnographie qui devient « un moment de vérité des sciences sociales, au sens où elle permet d'accéder à une forme spécifique d'intelligence des choses, des personnes et des faits ; et ce moment de vérité se joue non seulement en tant qu'opération d'objectivation, mais également comme travail d'inter subjectivation par lequel une relation ethnographique se noue » (Fassin 2008 : 11). L'ethnographie se transforme en un processus qui traverse toutes les phases de la recherche : la préparation du terrain, le séjour, le retour, l'élaboration et la diffusion des informations. De ce fait, d'un côté, la reconnaissance du « je méthodologique » permet de réfléchir sur les implications de la subjectivité du chercheur et sur la création d'une épistémologie alternative; de l'autre côté, la reconnaissance de l'intersubjectivité relationnelle permet un retour du chercheur sur lui-même, en sachant que ce retour n'est jamais un retour au point de départ (De Sardan 1995).

Les points de vue situés

Au cours des années 1980 nous avons assisté à la découverte de l'approche biographique et de l'histoire de vie en France (Beaud 1996). Les méthodes d'enquête dites qualitatives ont été notamment utilisées pour souder la connaissance sociologique avec la connaissance ordinaire et elles ont servi pour reconnaître que l'homme et la femme « communs » sont des informateurs « mieux informés que le sociologue » (Bértaux 1980). L'idée que les savoirs habituels peuvent être à la base d'une connaissance « scientifique » a déplacé la question de

l'objectivité en mettant en exergue l'importance de la complexité de la vie des sujets, de la façon dont ils l'organisent, l'expliquent, la mettent en relation avec le contexte social. D'une manière plus générale, l'approche biographique orale a permis d'interroger la manière de fonder une connaissance objective, prédictive et généralisante. Vue comme étant capable d'invalider l'universalité aristotélicienne, elle a jeté les bases pour une critique de l'hégémonie du « général » puisqu'elle permettrait de dépasser le cadre logico-formel de l'investigation, de restituer le point de vue des subalternes et de reconstruire « l'histoire venant d'en bas » (Ferrarotti 1981).

La reconnaissance de la parole des sujets a montré la nécessité croissante d'intégrer l'interaction existant entre individus et structures et a déplacé la question de la généralisation (Peneff 1994). Ce glissement a favorisé le dépassement d'une vision holiste de la société et de la culture, en s'ouvrant à la multiplicité des différents points de vue sociaux et culturels. Dès lors, l'élément biographique offre un cadre qui permet de considérer les changements et les continuités vécus par les sujets, mais également comment ces changements et ces continuités interagissent avec les différents temporalités, lieux et sphères de la vie. L'approche biographique orale permet de ce fait de « comprendre comment les personnes réussissent à faire de leur vie une unité subjective et sociale » (Catani 1980 : 44).

La valeur heuristique attribuée à l'oralité a ouvert la réflexion sur deux problématiques : la relation entre sources écrites et l'élaboration de la connaissance, et la reconnaissance d'autres points de vue que ceux de dominants. En effet, la réflexion sur la production et l'utilisation des sources écrites (qui produit les textes écrits et pour qui sont-ils produits ?) interroge la place que l'écriture recouvre dans la construction d'un savoir objectivant hiérarchisé. Ainsi, si la rencontre de l'histoire avec l'ethnologie a rempli « le vide historique » que les ethnologues avaient attribué à l'Afrique, elle a surtout permis de reconnaître que la connaissance orale des sociétés « sans écriture » est transmise par le biais de techniques spécifiques (Vansina 1976). La mise en relation des activités cognitives du langage et de la connaissance avec l'existence des formes de raisonnement abstrait qui ne passent pas par l'écriture porte à réfléchir sur les connexions existant entre moyens de communication, contenus de la communication et modes de pensée. Cette attention est une remise en cause d'une vision ethnocentrique et réductrice des sociétés qui repose sur une vision binaire des sociétés avec/sans écriture (Goody 1977).

D'autre part, la microhistoire a posé la question de la pertinence des contextes social et culturel dans lesquels les témoignages oraux se produisent. Travailler à partir des récits signifie observer les modalités explicatives réunissant individus et contextes, normes et pratiques, actions et représentations afin de situer le vécu subjectif dans des systèmes de légitimation multiples et changeants. La biographie des gens communs supporte une compréhension des structures sociales et permet de saisir la manière dont les individus sont déterminés et, en même temps, déterminent leurs appartenances (Levi 1989). Les chercheurs des *subaltern studies* (Guha, Spivak 2002), en se référant à la microhistoire italienne et à la tradition de l'histoire orale britannique, ont approfondi cette question et la façon dont l'approche orale peut ouvrir de nouvelles pistes d'analyses sur les dynamiques sociales et culturelles des contextes coloniaux (Spivak 2002).

Ces perspectives méthodologiques historicisent la production des savoirs et rappellent que les échanges qui s'instaurent entre chercheurs et sujets de la recherche sont déterminés par un espace-temps conjoncturel. La rencontre ethnographique qui se déroule à l'intérieur d'un cadre narratif s'insère dans un espace-temps permettant de composer les différents plans

explicatifs et interprétatifs entre passé, présent et avenir (Grossetti 2006, Bidart 2006). Cette considération est doublement essentielle. D'un côté, elle met en exergue le fait que prendre en compte la parole des sujets n'interroge pas seulement le plan méthodologique – les modalités de production des savoirs- mais également les hiérarchisations explicatives et la place que l'on confère à l'échange dans la production de la connaissance. D'un autre côté, elle rappelle que l'usage de l'approche biographique orale dépasse la question des catégories oppositives (subjectif/objectif ; particulier/universel) et ouvre vers ce que Roulleau-Berger (2004) définit un processus de reconnaissance, qui tient compte de la manière dont l'expérience et les compétences des sujets s'articulent avec leurs identités plurielles, fluctuantes, réversibles et avec leurs inscriptions dans une diversité de mondes sociaux organisés par des processus structurels producteurs de hiérarchies et d'inégalités.

Dans cette optique, les espaces des recherches prennent un sens politique qui interroge la transposition des expériences privées dans l'espace public et l'interaction entre les différentes sphères de la vie. Deboulet et Nez (2013) montrent que les « savoirs d'usage », élaborés dans des lieux spécifiques, constituent une base des mobilisations et de la démocratie urbaine des habitants. La reconnaissance des savoirs concrets remet en cause la coupure souvent opérée entre « savoirs experts » et « savoirs profanes » et elle se révèle un outil pour la construction d'un savoir partagé articulé sur différentes formes d'implication des uns et des autres. De ce fait, l'analyse des convergences et des divergences constitue la structure dialogique rendant compte de la multipostionalité des sujets dans les champs académique mais également sociopolitique, géopolitique, culturelle, qui sont constamment en mouvement. Il apparaît donc important de considérer les engagements et les désengagements de sujets dans la longue durée et comment l'implication participative dans les recherches peut devenir un processus d'auto-formation permettant au citoyen de devenir réellement des acteurs des changement sociaux par la production de savoirs, d'analyses et de questions de recherche (Storup, 2012/2013)

Une telle démarche implique la reconnaissance de la valeur euristique de l'analyse de la pluralité des « points de vue » sur la réalité. Le nœud épistémologique d'un regard réflexif se transforme dès lors en capacité de relativiser le point de vue scientifique en l'ouvrant à la confrontation avec d'autres points de vue. Comme le souligne Signorelli (2008), la vision du monde de tout un chacun est le produit d'une adoption aussi inconsciente qu'inévitable d'un point de vue déterminé par le lieu d'où chacun regarde le monde, mais aussi le temps historique dans lequel il vit, son appartenance de genre, génération, classe, ethnie, nation, religion. De conséquence, une démarche scientifique réflexive doit reconnaitre que la vie personnelle du chercheur se place dans des structures et des rapports sociaux. Ce qui nous oblige à nous mettre en relation avec le monde et à relativiser notre point de vue scientifique : celui-ci n'est qu'un des points de vue possible sur la réalité. Le chercheur doit se reconnaître comme étant un des acteurs du champ social et culturel qu'il étudie, sans oublier qu'il reste par ailleurs un sujet impliqué dans de nombreux autres champs sociaux. Tout comme les sujets qu'il étudie, le chercheur est confronté aux processus de mondialisation et de globalisation, à la division internationale du marché du travail intellectuel, aux conditions d'hégémonie politique, juridique, culturelle. Tout comme les sujets qu'il étudie, le chercheur est parfois en mouvement et il partage avec eux la même séparation entre les sphères de la vie. Tout comme les sujets qu'il étudie, le chercheur est confronté aux sentiments et aux engagements de la vie.

La coproduction d'une parole collective : enjeux et limites

Lors d'une recherche réalisée avec un groupe de femmes maghrébines d'une ville de la banlieue parisienne[3], la question du dépassement des hiérarchisations à la base de l'élaboration des savoirs s'est manifestée à plusieurs reprises. Cette expérience de travail collectif montre une partie de nombreuses difficultés qui accompagnent les projets de coproduction des savoirs : la question de l'enclicage (De Sardan 1995), des clivages qui se créent à l'intérieur des équipes de recherches composites (Quiminal 2012), des difficultés à gérer le multipositionnement (Semin 2009) et les enjeux de l'appartenance de genre (Cossée et al, 2012).

Cette recherche avait l'objectif – ambitieux - de remettre en cause une approche « neutre » en termes de genre ; au final, elle a dû prendre en compte les rapports sociaux de classe internes à la recherche même. Au cours de la recherche, nous avons choisi d'utiliser des outils méthodologiques « classiques » (entretiens, observation), mais également d'expérimenter des techniques audio-visuelles : filmer et photographier la « parole de femmes ». Deux ateliers ont été organisés. Lors de l'atelier « Photo-langage », les adhérentes qui ont accepté de participer au projet ont utilisé des appareils photos jetables et elles ont photographié les lieux de leur quartier afin de reconstruire leur histoire migratoire. L'atelier « Mariage & Amour » a été conduit pendant un an par moi-même et une collègue, Djaouida Sehili. Le choix du thème a été déclenché par un événement. Lors de la célébration de la « fête de la femme », le 8 mars 2008, nous avons assisté à une mise en scène de la cérémonie (robes et chants) qui ont laissé transparaître la place que ce rite de passage occupe dans le devenir féminin.

Mais comment réunir les conditions pour encourager la parole des femmes sur des questions si intimes ? Nous avons décidé de réaliser des entretiens collectifs filmés, le pari étant que la circulation de la parole faciliterait la mise en mots des expériences vécues individuellement. Le thème choisi (le mariage et l'amour), les techniques d'investigation (la vidéo et le récit biographique), et la valorisation de la rencontre collective dans le but de croiser les paroles, ont intégré dès le départ l'appartenance de genre dans la situation de recherche. Cette option s'est révélée être positive, tant sur le plan de la connaissance que sur le plan méthodologique. Plusieurs femmes ont souligné que l'échange biographique collectif a permis de libérer leur parole face à des expériences ressenties comme similaires. Nous avons pu constater que la dimension du groupe, les relations qui lient les sujets participant au champ de la recherche, et la manière dont se structurent les rencontres, sont des facteurs importants dans le travail d'expression.

La production d'une parole collective a restitué le devenir individuel dans un cadre élargi, résultat d'un échange collectif, sollicité par les chercheuses. Les supports vidéo et photo ont aidé à recueillir du matériau biographique « parlant » aux femmes. Après la première séance, nous avons monté des images sous forme d'un film qui a été présenté aux participantes à l'atelier. Trois autres séances ont été organisées. Les réunions ont été enregistrées et décryptées.

L'usage de la caméra a restitué les aspects perceptifs et émotifs qui accompagnent la rencontre ethnographique. La fabrication des images nous a permis de saisir l'enjeu collectif

[3] Le projet PICRI (Partenariat Institutions Citoyens pour la Recherche) *« Paroles croisées. Un espace Femmes citoyennes »* est né d'un partenariat entre deux équipes de recherche, l'équipe ERASME de l'Université Paris 8 et l'UMR Genre, travail, mobilités (GTM) CNRS/Université Paris 8/Paris 10, et l'ATMF, Association des travailleurs maghrébins de France.

et interactionnel de la recherche. Les retours en arrière, grâce à la reprise des images, ont été très fructueux car ils ont permis de commenter la parole déjà produite et ils ont ainsi ouvert de nouveaux faisceaux de signification. L'emploi de la caméra a produit une « connaissance intégrative » à celle classique qui a été traversée par des tensions et la recherche de nouveaux ajustements. En effet, comme pour la plupart des sujets que nous rencontrons lors de nos recherches, ces femmes sont de plus en plus « prêtes à se mettre en scène » et surtout elles sont socialisées aux technologies qui fixent images et paroles. La plupart d'entre elles maîtrisent la caméra et l'appareil photo ; elles l'utilisent lors des vacances ou des grandes occasions familiales lorsqu'elles filment leurs parents (notamment leurs enfants et leurs petits enfants) pour construire et garder la mémoire familiale. Néanmoins, le fait de filmer pendant les recherches ne se situe pas sur le seul registre de la vie quotidienne : le contexte dans lequel les paroles sont filmées change le sens des images produites.

A la fin du projet, il a été décidé de restituer le travail effectué pendant la recherche lors de deux ateliers, sous forme de spectacle. Lors de cette opération, qui n'a impliqué qu'un petit nombre d'adhérentes qui ont participé à l'atelier, ont été utilisées les images, les photos et les vidéos produites pendant ces rencontres. La restitution a eu lieu le 10 décembre 2010 en présence de nombreux membres de l'association, de parents, amis et élus locaux. Cette partie finale a été extrêmement délicate en termes de choix d'images et de paroles ainsi que de formes de mise en scène. Deux questions sont souvent revenues pendant la recherche : pour qui les images sont-elles produites ? Quel usage pouvons-nous en faire en tant que chercheuses ? Nous avons conclus qu'il était nécessaire de remettre en cause l'« autorité ethnographique » afin de parvenir à une posture réflexive portant sur nos propres positions scientifiques. Le partage de la parole a structuré le terrain et, dans le cadre des ateliers, nous sommes parvenues à une sorte de déconstruction réflexive portant sur nos propres expériences en tant que femmes. Les similitudes rapprochant femmes qui fréquentent l'association, militantes et chercheuses ont déclenché des échanges. Toutefois, pour les chercheuses il s'est avéré plus difficile d'adhérer au jeu de la réciprocité : postures différentes selon les origines et les histoires migratoires personnelles[4], mais également les vécus individuels. Par ailleurs, les chercheuses se sont aussi transformées en actrices, comme les femmes participant à la recherche, mais ce changement de rôles n'a pas remis en cause la légitimité du « savoir objectif » dont elles sont porteuses.

A la fin du processus de recherche, nous avons été amenées à réfléchir sur les spécificités et les similitudes entre les femmes qui fréquentent l'association, les militantes et les chercheuses. Nous avons pu constater que l'adoption d'une perspective de genre apporte un nouvel éclairage sur les phénomènes migratoires et la reconstruction des expériences migratoires de Halima, Salima, Fatima et Amina a sollicité une relecture de l'ensemble de ces processus (Miranda 2012). En même temps, nous avons dû constater que les différences entre femmes ont structuré le parcours de la recherche collective. Elles montrent que, malgré une constante mise en relation entre sujets situés, le travail de recherche garde des inégalités statutaires et différentes formes de légitimité. La production d'un savoir scientifique a toujours été confiée aux chercheuses et n'a jamais été remise en cause. Le recueil et la restitution des données ont été collectifs et partagés ; néanmoins, le rapport de recherche est resté l'« affaire » des chercheuses avec la contribution de la seule responsable de la session de l'Association.

[4] Par exemple, il y avait une plus « grande légitimité » pour une collègue qui partage les mêmes origines avec les adhérentes et les animatrices de l'association.

Ce repositionnement scientifique final montre la force d'action de deux enjeux. Le premier est que les asymétries dérivées des différents statuts internes à la recherche restent difficiles à dépasser. En effet, il nous semble que l'absence de remise en cause de l'« autorité ethnographique » des femmes chercheuses interroge les bases et les formes de légitimité liées aux inégalités statutaires des sujets qui participent à une même recherche. Les chercheuses ont joué un rôle central dans la conception et la présentation du projet, dans les conditions de recueil de la parole et lors du choix des thèmes abordés. Cette expérience laisse ouverte la question initiale : « croiser les paroles » est-il un objectif réaliste ? Le deuxième enjeu réside dans la prise en compte des discontinuités temporelles et spatiales dans la réalisation des ethnographies urbaines. Comme nous l'avons souligné, la restitution publique du 10 décembre 2010 s'est accompagnée par la préparation d'un rapport de recherche destiné à la « communauté scientifique ». Les chercheuses ont donc continué à écrire et réfléchir tandis que, pour les adhérentes et les animatrices, le temps de la recherche était clos. Cette question du décalage entre les temporalités de la recherche et les temporalités vécues par les sujets est très répandue, et nous pensons qu'elle n'est pas suffisamment approfondie.

Dialogues ouverts

La coproduction de la connaissance implique un travail collectif qui, en donnant la voix à tous et à toutes, reconstruit et restitue leurs points de vue situés. Comme nous l'avons souligné, cette pratique a un sens politique vu qu'elle permet la création d'espaces de collaboration qui affectent les formes de hiérarchisation constitutives d'un savoir hégémonique. Nous avons également noté que dans cette démarche l'adoption d'un regard scientifique réflexif est fondamentale puisqu'il ouvre des portes et des chemins vers de perspectives imprévisibles. Il consent d'accéder à la complexité des faits sociaux, de tenir compte de l'articulation des niveaux culturel, économique, social, institutionnel, informel ; du jeu qui se crée entre structures familiales, liens de parenté et valeurs culturelles ; des connexions existant entre le global et le local, entre les structures objectives et les conditions subjectives.

Néanmoins, de nombreux points critiques apparaissent dans la mise en place de ce mouvement de connaissance connectif. Tout d'abord, il faut considérer que la production des savoirs fait partie d'un processus plus large que Appadurai (2005) a défini « la production de la localité » c'est-à-dire de la manière dont les êtres humains exercent leurs capacités sociales, techniques et créatives. Dans notre vision, la recherche sociale contribue à la production des environnements dans lesquels les homes et les femmes vivent et opèrent. Ceci a une implication fondamentale relative à l'engagement tant des chercheurs que des acteurs sociaux institutionnels et de la société civile. Pour les premiers, de plus en plus la question de l'éthique est posée au centre de la relation de la recherche ; ce qui ouvre des interrogations fondamentales sur le rapport intervention et neutralité (Benveniste, Selim 2014). Pour les seconds, il faut constater que trop souvent leurs engagements sont soumis aux aléas politiques. Or, la manière dont les engagements se croisent, se superposent et dialoguent reste l'enjeu principal pour la production d'une connaissance partagée.

Références bibliographiques

Affergan Françis, 2002, « Vers une anthropologie du postcolonialisme ? », *Ethnologie française* Vol. 32, n. 4, p. 581-588.

Althabe Gerard, 1977, « *Le quotidien en procès »*, in *Dialectiques*, n° 21, p. 67-77.

Appadurai Arjun, 2005 (1996), *Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la globalisation*, Payot.

Balandier Georges, 1985, *Le détour. Pouvoir et modernité*, Fayard.

Beaud Stéphane, 1996, « L'usage de l'entretien en sciences sociales. Plaidoyer pour l'«entretien ethnographique», in *Politix*. vol. 9, n°35, p. 226-257.

Bensa Alban, Fassin Didier (dir.), *Les politiques de l'enquête*, La Découverte, 2008.

Benveniste Annie, Selim Monique, 2014, « Encadrements éthiques et production globalisée des normes. », in *Journal des anthropologues,* n° 136-137, 2014, p. 21-34.

Benveniste Annie, Miranda Adelina, 2011, « Des usages controversés du genre », *Les rapports sociaux de sexes sont-ils solubles dans le genre » ?*, in Journal des Anthropologues, n. 124-125, pp. 13-23.

Bertaux Daniel, 1980, L'approche biographique : sa validité méthodologique, ses potentialités », in *Cahiers internationaux de sociologie*, volume LXIX, pp. 197-225.

Bidart Claire, 2006, « Crises, Décisions et temporalités: autour des bifurcations biographiques », in *Cahiers Internationaux de Sociologie*, vol. CXX, pp. 29-57.

Brailowsky Yan, Inglebert Hervé (dir.), 2013, *1970-2010, Les sciences de l'Homme en débat*, Presses Universitaires de Paris Ouest.

Caillé Alain, Dufoix Stéphane (dir.), 2013, *Le tournant global des sciences sociales*, La Découverte.

Catani Maurizio, 1982, *Tante Suzanne. Une histoire de vie sociale*, Librairie des Méridiens.

Cossée Claire, Miranda Adelina, Ouali Nouria, Sehili Djauida (dir.), 2012 *Le genre au cœur des migrations*, Petra.

Deboulet Agnès, Nez Héloïse (dir.), 2013, *Savoirs citoyens et démocratie urbaine*, PUR, Rennes.

De Sardan Olivier Jean Pierre, 2000, Le "je" méthodologique. Implication et explicitation dans l'enquête de terrain, *Revue française de sociologie*, n. 41, pp. 417-445.

De Sardan Jean-Pierre Olivier, 1995 « La politique du terrain », in *Enquête*, mis en ligne le 10 juillet 2013, URL : http://enquete.revues.org/263

Fassin Didier, 2008, « L'inquiétude ethnographique », in Fassin Didier, Bensa Alban (dir.), *Les politiques de l'enquête. Epreuves ethnographique*, La Découverte, pp. 7-17.

Fassin Didier, 1999, « L'anthropologie entre engagement et distanciation. Essai de sociologie des recherches en sciences sociales sur le sida en Afrique », in Becker C., Dozon J.-P., Obbo C., Touré M. (dir.), *Vivre et penser le sida en Afrique*, Paris, CODESRIA, Karthala, IRD, p. 41-66.

Ferrarotti Franco, 1981, *Storia e Storie di vita*, Bari, Laterza.

Ghasarian Christian, 2004, *De l'ethnographie à l'anthropologie réflexive. Nouveaux terrains, nouvelles pratiques, nouveaux enjeux*, Armand Colin.

Goody Jack, 1977, *La raison graphique. La domestication de la pensée sauvage*, Les Éditions de Minuit, Paris.

Grossetti Michel, 2006, « L'Imprévisibilité dans les parcours sociaux », in *Cahiers Internationaux de Sociologie*, vol. CXX, n. 120, pp. 5-28.

Leclerc Gérard, 1972, *Anthropologie et colonialisme. Essai sur l'histoire de l'africanisme*, Fayard.

Levi Giovanni, 1989, « Les usages de la biographie », in *Annales. Economies, Sociétés, Civilisations*, vol. 44, n. 6, pp. 1325-1336.

Young Robert J. C., 2007 (1990), *Mitologie bianche. La scrittura della storia e l'Occidente*, Meltemi.

Marcus George, Clifford James, 1986, *Writing Culture: the Poetics and Politics of Ethnography*, University of California Press.

Mignolo Walter, 2001, « Géopolitique de la connaissance, colonialité du pouvoir et différence coloniale », *Multitudes*, Mise en ligne septembre 2001 http://multitudes.samizdat.net/Geopolitique-de-la-connaissance.html

Miranda Adelina, 2012, « Raconter son expérience migratoire. Les parcours de Halima, Salima, Fatima et Amina », *Hommes et migrations*, n. 1300, pp. 104-113.

Ouattara Fatoumata, 2004, « Une étrange familiarité », in *Cahiers d'études africaines*, mis en ligne le 30 septembre 2007. URL : http://etudesafricaines.revues.org/4765

Peneff Jean, 1994, « Les grandes tendances de l'usage des biographies dans la sociologie française », in Politix, vol. 7, n°27, p. 25-31.

Qujiano Aníbal, 2000, « *Colonialidad del poder, eurocentrismo y América Latina* » *http://www.decolonialtranslation.com/espanol/quijano-colonialidad-del-poder.pdf*

Quiminal Catherine, 2009, « Entreprendre une anthropologie des migrations : retour sur un terrain », *Revue européenne des migrations internationales*, vol. 25 - n°3 | 2009, mis en ligne le 01 décembre 2012, URL : http://remi.revues.org/4992 ; DOI : 10.4000/remi.4992

Ramazanoglu Caroline, Holland Janet, 2002, *Feminist Methodology,* Challenges and Choises, Sage. Rivera Cusicanqui Silvia, 2007, « Décoloniser la sociologie et la société, Entretien avec Silvia Rivera Cusicanqui » réalisé par Pascale Absi, in *Journal des anthropologues*, n. 110-111, p. 249-265.

Roulleau-Berger Laurence, 2004, « Voir, « Savoir-être avec, rendre public » : pour une ethnographie de la reconnaissance », in *Cahiers internationaux de Sociologie*, vol CVII, pp. 261-283 p. 263.

Saillant Francine Kilani Mondher, Bideau Florence Graezer (dir.), *Manifeste de Lausanne*, Liber, Montréal, 2011.

Said Edward, 1980, *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, Le Seuil.

Semin Jeanne, « L'ethnologue dans les réseaux économiques des femmes migrantes : modes de présence simultanée entre la France et l'Afrique », in *Revue européenne des migrations internationales* vol. 25 – n° 3, 2009, mis en ligne le 01 décembre 2012

Signorelli Amalia (dir.), 2008, *La ricerca interdisciplinare tra antropologia urbana e urbanistica*, Guerini, Milan.

Smith Linda T., 1999, *Decolonizing Methodologies*, Zed Books, London-New York.

Spivak Gayatri Chakravorty, Guha Renajit, *Subaltern Studies. Modernità e (post)colonialismo,* Ombre Corte, Verone, p. 103-143.

Spivak Gayatri Chakravorty, 2002, “Subaltern Studies: decostruire la storiografia”, in Spivak Gayatri Chakravorty, Guha Renajit, *Subaltern Studies. Modernità e (post)colonialismo,* Ombre Corte, Verone, p. 103-143.

Storup Berengère, 2012/2013, La recherche participative comme mode de production des savoirs, Fondation de France, *http://sciencescitoyennes.org*

Vansina Jan, 1976 (1961), *La tradizione orale. Saggio di metodologia storica*, Officina Edizioni, Rome.